

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un livre circule de 1851 à nos jours, de New York à la Belgique via la France et Saint-Pétersbourg, entre autres. Comme Aladin dans sa lampe merveilleuse, le narrateur du roman suit les pérégrinations de son ouvrage qui passe de mains en mains, est vendu, offert, perdu, trouvé, volé, caché, prêté, enseigné, traduit, illustré, oublié ou mis au rebut ; parfois aussi, il sert de talisman ou de reliquaire. Il traverse les époques et les vicissitudes du monde en observateur et côtoie d'autres livres sur les rayonnages avec lesquels il entre en dialogue.

Celui qui parle, c'est Ishmaël, le seul rescapé du naufrage que relate le roman. Il sait qu'il n'est pas innocent, ni intact, mais indemne : il a échappé à la damnation. Témoin de la cruauté du destin, de la gangrène de la violence, de l'étouffement des consciences par la peur, il entrevoit ce qui permet de les surmonter, et qui l'a sauvé.

INDEMNE

MYRIAM WATTHEE-DELMOTTE

*Myriam Watthee-Delmotte, de l'Académie royale de Belgique, est directrice de recherches du Fonds de la recherche scientifique belge et professeur émérite de l'Université catholique de Louvain. Spécialisée dans les rapports entre la littérature et les arts de la fin du XIX^e siècle à l'hypercontemporain, elle analyse comment la fiction agit sur le lecteur. Elle a obtenu en 2023 le Prix triennal de littérature de la Communauté française de Belgique pour *Dépasser la mort*, un essai qui traite de la question du deuil.*

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

HENRY BAUCHAU. *SOUS L'ÉCLAT DE LA SIBYLLE*, 2013.

DÉPASSER LA MORT. L'AGIR DE LA LITTÉRATURE, 2019 (Prix triennal de littérature – catégorie de l'essai – de la Fédération Wallonie Bruxelles).

© ACTES SUD, 2025

Illustration de couverture : Christophe Chabouté, *Herman Melville, Moby Dick*,

encre sur papier, 2023 © Christophe Chabouté

ISBN 978-2-330-20686-4

MYRIAM WATTHEE-DELMOTTE

Indemne

Où va *Moby-Dick* ?

ACTES SUD

À Yvon Clynckemaillie

À Georges Jacques

*qui m'ont embarquée sur le bateau ivre de la littérature
et m'ont appris à sonder les profondeurs des eaux sillonnées
sous le signe de la joie
et de la générosité.*

*Tu es loin d'être ce morceau de bois
Dont l'âme résiste à la mort ambiante
Qui flotte sur la lagune au gré du vent.*

TANELLA BONI

Jamais je n'aurais cru vivre aussi longtemps... Personne n'aurait parié un sou sur moi dans ma jeunesse. Mais le fil du temps s'est déroulé et je n'ai jamais lâché prise. Eh bien oui, je suis menu mais résistant, quand d'autres sont des colosses qui s'appuient négligemment sur un pied qui se fracasse. J'ai vu le jour au beau milieu du XIX^e siècle. Ça en fait, des levers de soleil et des tombées de nuit qui s'enchaînent depuis lors. Et le cordage n'est pas joli joli : un peu roussi, éraflé à bien des endroits, sali ou tordu. Mais j'ai tort de dire ça. Un fil, c'est un fil, ça sert à relier, à réparer aussi. Une chose est sûre : la cordelette de ma vie est impropre à ligoter quiconque et c'est tant mieux... Elle est plutôt une invitation à larguer les amarres, c'est bien normal pour un marin.

Donc, tout a commencé en 1850, à la suite d'une lubie de Herman qui s'est mis à écrire un roman biscornu dans lequel il m'a confié un petit rôle. Au début, je suis bien le seul qui ait accroché. Personne n'en voulait, de son histoire. On disait qu'il s'était trompé de héros en misant sur

un monomaniacque improbable et moi, le petit personnage de l'ombre, c'est sûr que je n'intéressais personne. Herman voulait aussi mettre en vedette un monstre marin, c'était se moquer du monde. Le seul qui ait fait l'objet d'un récit connu, c'est celui qui avale et qui recrache le prophète Jonas, et bien entendu, la vedette de cette histoire, c'est l'homme, pas la bête ; une baleine avaleuse, ce n'est pas vraiment effriolant. Mais Herman s'est entêté à écrire son récit abracadabrantesque, alors on l'a cru aussi timbré que son héros, qui entraîne tout son équipage au naufrage à défaut de bon sens.

Moi, j'étais presque invisible dans cette aventure. J'ai seulement servi à la raconter après coup, parce que j'ai eu la chance incroyable d'en sortir. Quand notre vaisseau a coulé, je me suis accroché au bois flottant d'un cercueil (si, si, c'est vrai) jusqu'à ce qu'un navire me repère en haute mer et me ramène à terre à son bord. Ouf.

Donc je m'appelle Ishmaël. Mettons.

J'aime cette formule qui m'attribue ma petite part de responsabilité dans ce qui est écrit.

Je suis un témoin.

Les témoins sont nécessaires, puisque les héros meurent et engloutissent leur histoire avec eux.

Soyons justes, ce n'est pas moi qui suis important. C'est ma parole. Comme participant à l'action, je ne joue qu'un piètre rôle de seconde zone. C'est d'ailleurs ma chance. Si j'avais été plus au centre, j'aurais été entraîné vers le fond et je ne serais pas ici à vous parler de ce livre.

Herman, contrairement à son héros, n'était pas un fou, mais un rusé. Me prévoir, c'était placer le petit point d'appui quasi imperceptible qui fait levier pour toute l'histoire. Car c'est sur moi, mine de rien, que tout repose. Sans moi, pas d'intrigue excitante, pas de commentaires éclairants et pas d'épilogue non plus. Je ne suis peut-être que la mémoire d'une catastrophe, mais sans moi, tout serait à l'eau.

1

Herman

*Voilà notre manière d'habiter le monde :
celle d'un animal intranquille qui porte
en lui de l'ailleurs.*

CHARLES PÉPIN

Il tient bien en main. Herman soupèse le livre qui vient tout juste de sortir de presse. Il est heureux, il le fait passer d'une paume à l'autre, vérifie avec attention la page de titre et le début du texte, feuillette sensuellement le volume, regarde sous toutes ses facettes la couverture sombre marquée du timbre de l'éditeur. Il est beau ! C'est un in-octavo bien ajusté à la prise, pas trop grand, pas trop épais malgré ses six cent trente-cinq pages de texte, bien protégé dans une solide couverture sombre d'un bon grain. Voilà un bel ouvrage qui ne craindra pas le temps.

Herman pense déjà à toutes les mains qui vont tenir ce livre, en parcourir le contenu avidement : des mains nerveuses d'intellectuels, des jolies mains fines de dames, de grandes mains ridées de grands-pères trônant au milieu leur famille au coin de feu, des mains expertes d'instituteurs faisant la lecture à la classe, et peut-être aussi de grosses mains rugueuses de marins ? Cela lui ferait plaisir, même si c'est rêver beaucoup. Mais quoi, un écrivain jouit du droit du rêve. Ça, même son magistrat de beau-père le lui accorde.

Il faut dire que tout livre mérite le respect, ne fût-ce que pour le nombre incalculable d'heures passées à l'écrire, en reclus, à sa table, parfois toute la nuit

comme un forcené. Évidemment, ce sont autant de moments soustraits à Lizzie, qui gère toute seule les deux marmots. Heureusement, elle le soutient dans ses ambitions littéraires, ce n'était pas gagné d'avance pour la fille du vénérable président de la Cour suprême du Commonwealth. Mais il faut dire que jusqu'ici, ça a bien fonctionné. Les deux premiers romans ont été des succès de librairie immédiats. Le troisième a moins séduit, il est vrai. Mais, celui-ci... Ah celui-ci, c'est différent. Ce n'est pas un épisode pittoresque de sa jeunesse qu'il y a mis, c'est toute son âme !

Permettez que, pour votre facilité, je vous traduise ici au fur et à mesure les échanges tenus en langue anglaise.

— Manifestement, il vous plaît, voilà qui me fait plaisir, dit l'employé des éditions occupé à rassembler les cartons de livres étiquetés. On en a tiré deux mille neuf cent cinquante et un exemplaires. Le prix de vente est fixé à un dollar cinquante cents. Il y a cent vingt-cinq exemplaires à diffuser pour recension dans la presse, je m'en charge. Voici ceux qui vous sont réservés par contrat.

Herman l'assure de sa pleine gratitude et dit qu'il va s'atteler avec joie à sa petite distribution personnelle. Et d'abord il enverra le volume à Nathaniel, son grand ami romancier à qui il a dédié l'ouvrage "*in token of my admiration for his genius*" (en témoignage de mon admiration pour son génie). En voilà un qui pourra, mieux que personne, comprendre la nature de ce récit qui sort de l'ordinaire. Il y a quelques jours, il lui a envoyé une lettre : "*I wrote a mean book and I feel impeccable like the lamb*" (J'ai écrit un livre méchant et je me sens impeccable comme l'agneau). Il comprendra. Quel meilleur lecteur espérer que lui ?

L'écrivain empoigne hardiment sa caisse d'ouvrages et quitte le 331 Pearl Street pour rejoindre son domicile, un long trajet. En ce mois de novembre 1851, à New York, il fait un temps de chien ! Une fine pluie glaciale tombe impitoyablement. Il faut arriver à protéger cette caisse ; l'eau est l'ennemie implacable des livres... Mais Herman en a vu d'autres. Quand on a été marin, explorateur, et qu'on a même survécu à un emprisonnement en Polynésie, ce n'est pas un peu de pluie qui va vous effrayer. Les précieux volumes arriveront sans dommage à destination.

Ici commence donc mon existence, qui sera inséparable de celle du livre qui relate mon aventure. Et c'est de lui que je tiens à vous parler car il arrive à un livre, voyez-vous, toutes sortes de péripéties qui en disent long sur les humains.

Quelques petites précisions avant de lever l'ancre. Ne vous étonnez pas de me voir comprendre toutes les pensées secrètes de Herman ; je suis né dans son esprit et j'y suis entièrement chez moi. Il m'a conçu comme un jeune homme curieux de tout et soucieux de comprendre. Je n'ai pas le choix d'être autre que ce qu'il m'a fait : j'ai un tempérament observateur et érudit. Je mets volontiers ces attributs à votre service pour vous introduire dans les coulisses de cette histoire. Mais pour ceux que cela ennuie, je les prie d'excuser les penchants qu'il m'a attribués auxquels je ne peux échapper, et je m'empresse de leur dire qu'ils peuvent se dérober en sautant tous les passages qui ne leur procurent pas de plaisir. Ici, le lecteur est roi !

Voici donc quelques éclairages sur les malheurs qui surgissent – hélas – autour de l'apparition de ce roman, dont j'ai suivi de près les retombées sur l'humeur de Herman au sein de sa famille.

En quittant l'éditeur avec son paquet d'ouvrages, mon auteur est ravi que cette maison new-yorkaise de si belle réputation ait accueilli sa publication. Cette édition-ci lui est d'autant plus une joie que la version parue il y a tout juste un mois à Londres a été, au contraire, une cause de déception : trois volumes et non un seul, ce qui forcément a fragmenté le récit ; une erreur de titre (ça, c'est sa faute, il a réagi trop tard), mais surtout l'épilogue complètement retiré et le prologue placé en fin de volume, c'est impardonnable, un manque total d'égards envers l'auteur ! Et aucun moyen de se plaindre, on est seulement censé dire merci...

Sans doute vous demandez-vous par quel caprice Herman fait paraître en même temps le même livre chez deux éditeurs situés de chaque côté de l'Atlantique. Cela tient tout simplement à un souci de se protéger. Car en 1851, les droits d'auteur sont limités aux nations, en conséquence de quoi les éditeurs anglais ne se privent pas de pirater les œuvres des Nord-Américains, qui restent démunis. C'est l'âge d'or de la contrefaçon, et les plus habiles en la matière sont les Belges (qui ne sont donc pas que "les plus braves", comme le clamait Jules César). Bref, Herman prend les devants en organisant lui-même la publication anglaise. Mais son droit de regard sur cette édition est très mince. Sous le règne de Sa Très Gracieuse Majesté la reine Victoria, il n'est pas question de publier quoi que ce soit qui puisse contrevenir à la sensibilité délicate des Britanniques. Outre les altérations et déplacements déjà évoqués, Herman constate avec consternation que plusieurs passages – parmi lesquels certains de prose poétique dont il était le plus fier ! – ont été expurgés. Au total, c'est en plus de deux cents endroits que le texte a été sucré.

Herman soupire. Mais à quelque chose, sans doute, malheur est bon. Le roman devrait s'assurer les bonnes grâces du lectorat anglais, pour lequel le côté tragique du texte résonne avec un lyrisme à la Byron qui leur est un agréable terrain de reconnaissance. La première critique du livre parue à Londres est excellente. On lit dans le magazine *John Bull* (je traduis toujours) : "Qui aurait songé à chercher de la philosophie dans les baleines, ou de la poésie dans la graisse ? Pourtant, peu de livres qui prétendent traiter de métaphysique ou revendiquer la filiation des muses contiennent autant de vraie philosophie et de vraie poésie." Voilà qui, pour l'auteur, met un peu de baume sur les mutilations du livre.

Pour peu de temps, cependant, car *Atlas* publie dans les jours qui suivent un billet totalement décourageant : "L'extravagance est le fléau du livre et la pierre d'achoppement de l'auteur. Il permet à sa fantaisie non seulement de se déchaîner, mais aussi de semer la pagaille, et le pauvre bon sens sans défense est bousculé et malmené d'une manière désolante." Voilà qui est désagréable. Mais l'écrivain ne se décourage pas pour autant. Il s'efforce d'être optimiste car le public new-yorkais n'est pas le même. En Amérique du Nord, ses deux premiers romans ont été appréciés. Et les ventes de celui-ci commencent d'ailleurs excellemment. Mille cinq cents exemplaires sont écoulés en onze jours.

Le ciel s'assombrit toutefois rapidement. Un journal de Boston éreinte féroce le livre. Il le décrit comme "une sorte d'affaire folle, bourrée d'idées et de bizarreries de toutes sortes, introduites artificiellement" et conclut cruellement qu'il "ne vaut pas l'argent demandé, que ce soit en tant qu'œuvre littéraire ou en tant que masse de papier imprimé. Peu de gens le

liront plus d'une fois, et pourtant il est publié au prix habituel d'un volume standard. Publié à vingt-cinq cents, il pourrait être acheté, mais à un prix plus élevé, nous pensons qu'il s'agit d'une mauvaise spéculation".

Herman est humilié, il rugit comme un lion blessé. Lizzie ne sait que dire pour le rasséréner. Si son ami Nathaniel pouvait lui envoyer une lettre d'encouragement, ce serait bien opportun, mais cette lettre n'arrive pas.

La presse, on le sait, fait la pluie et le beau temps des libraires ; les ventes aussitôt déclinent. Au total, moins de trois cents exemplaires sont encore vendus dans l'année. Il faut se rendre à l'évidence : le livre est un flop commercial. Herman apprend avec désolation que même la bibliothèque de la Société de New York relève moins de vingt emprunts de l'exemplaire, et que certains lecteurs ont sournoisement noté dans les marges des commentaires déplaisants...

Ici, je suis bien obligé de le dire, je suis hélas la cause principale de ce rejet. Les lecteurs se demandent pourquoi diable Herman n'a pas continué à écrire des romans d'aventures parmi les "sauvages" ; voilà qui portait le poids de vécu de l'auteur et qui les distrait agréablement. Et cela suffisait. Il faudrait ici, à leur sens, retirer les passages documentaires et les réflexions philosophiques qui entrecourent constamment l'action, en d'autres termes tous les passages où j'interviens.

C'est que l'imagination de Herman, dans les conversations passionnées avec Nathaniel auxquelles j'ai assisté au cours de la rédaction du livre, s'est emballée comme un cheval fou et qu'il a lancé son récit dans d'interminables chevauchées philosophiques. *"It is the fact of Being that matters: this is the knot that strangles us"* (C'est le fait d'Être qui importe : voilà le nœud qui nous étrangle), écrit-il dans un commentaire

enflammé de l'œuvre de son ami. Or, qui, dans son roman, porte la responsabilité de la formulation allégorique du moindre détail de l'intrigue ? Moi. Qui apporte tout le volet encyclopédique par lequel Herman veut donner une portée universelle à son récit ? Moi encore. Et qui adopte un ton engageant à se distancier de l'histoire pour y chercher un sens second ? Toujours moi. Bref, ôtez-moi de son récit et il sera un succès populaire, comme les deux premiers.

En ai-je honte ? Absolument pas. Et voici pourquoi. Herman a besoin de grand large ; il étouffe dans sa petite vie étriquée. Il a d'abord cherché à s'évader dans le réel en voyageant. Puis il s'est trouvé une échappatoire dans l'imaginaire en devenant écrivain et en me déléguant tout ce qu'il avait sur le cœur : ses réflexions ambivalentes sur l'humanité, ses rêves d'idéal, ses désespoirs aussi. Maintenant il veut être bien plus qu'un reporter des îles exotiques : un explorateur du "problème de l'univers". Mais si on veut planer à la hauteur de l'aigle, il est inutile de se vouloir aussi dans le confort de ceux qui bêlent avec le troupeau. Et je suis, à vrai dire, flatté d'être le porte-voix de cette nouvelle ambition littéraire, même si ça ne va pas sans quelques inévitables inconvénients. Herman n'est pas naïf au point de ne pas être conscient lui-même du danger encouru. Pourquoi m'a-t-il nommé d'après la figure biblique d'Ishmaël, si ce n'est pour me programmer à être rejeté ? Mais ma condamnation est à court terme. Dans le temps long, n'est-il pas vrai que l'on m'a promis une nombreuse descendance ?

En un mot, pour moi Herman ne se trompe pas, même s'il lui est fortement pénible de voir le public jusque-là conquis se détourner de lui, et d'être contraint à faire le pari risqué de la postérité pour espérer être enfin apprécié. Il ne se prive d'ailleurs pas de se plaindre. Et

moi, je vous avoue que je plains surtout la pauvre Lizzie, qui subit toutes les mauvaises humeurs de son mari réfugié dans la posture de l'écrivain de génie incompris.

Deux ans après la parution, les ventes sont toujours nulles, il faut s'y faire. Herman s'est déjà lancé dans un autre roman qui n'a pas davantage rencontré son public, et l'éditeur, qui n'est pas une entreprise de charité, a refusé la nouvelle qu'il voulait lui confier ensuite. Mais l'écrivain persévère. Malheureusement, son grand ami romancier s'est éloigné de lui (spatialement mais aussi affectivement), et avec lui les discussions passionnées sur la littérature. Herman se sent seul et à l'étroit dans son existence. Tout y a une petitesse qui l'accable. Pourtant son épouse est aimante et leur famille s'est agrandie depuis mai d'une charmante petite fille, Bessie, ce qui enchante Lizzie qui voit revenir un peu d'équilibre dans cette compagnie de mâles. Les gazouillis et les chansons enfantines résonnent dans la maison. Mais il faudrait autre chose à Herman pour se sentir épanoui.

Sur le plan très concret, une catastrophe totalement imprévisible vient assombrir encore l'horizon. On est le 10 décembre 1853. À quelques miles de chez lui, un drame se joue, qui effondre Herman lorsqu'il l'apprend le lendemain par la presse. Au 331 Pearl Street, un plombier allume une lampe avec un rouleau de papier. Pour étouffer la flamme, il plonge ce rouleau dans ce qu'il croit être un bain d'eau. Il ignore que ce liquide transparent contient de la camphine, un produit chimique utilisé pour nettoyer l'encre des presses. Et c'est l'horreur... En quelques secondes, le local est en feu, puis l'incendie se propage au bâtiment entier. Interrogé sur la partie du patrimoine à tenter de sauver en priorité, l'éditeur est très net : peu importe la propriété,

il faut sauver les vies. Les employés sont évacués et s'en sortent sains et saufs, mais les dommages matériels sont immenses. On les chiffre à plus de 1,1 million de dollars, ce qui est une perte tellement énorme que les employés suggèrent spontanément à leur patron de se passer temporairement de leur salaire pour qu'il puisse faire face et remonter la pente (ce que, grand prince, il refuse). Les plaques d'impression enfermées dans des chambres fortes à l'épreuve du feu peuvent être récupérées, mais les presses sont perdues et, surtout, une grande partie du stock est réduite en cendres.



THE DESTRUCTION OF HARPER & BROTHERS' BUILDINGS.*

Herman va voir sur place l'étendue du désastre. Hélas, il apprend que, de sa réserve de livres, trois cents exemplaires ont été détruits. Beaucoup ont brûlé et ceux qui ont échappé au feu n'ont pas résisté aux lances des pompiers. On lui propose de reprendre, s'il le souhaite, quelques exemplaires noircis qui ont, par miracle, échappé à la destruction mais ne sont plus vendables. Il en rapporte un unique exemplaire à la maison, comme un témoin du martyre subi. Lizzie fait la moue : ça sent mauvais et ça tombe en lambeaux, on ne va pas garder cette relique.

— Écris d'autres nouvelles, Herman, ce n'est pas parce que l'éditeur vient de te refuser la dernière qu'il va nécessairement écarter les autres. Il aura besoin de textes pour se relancer.

L'écrivain est perplexé. Lizzie est bien optimiste. Mais il s'y met, puisque c'est lorsqu'il écrit qu'il se sent bien, en accord avec lui-même. Il tente de changer sa manière ; il abandonne le récit et s'essaie à la poésie, choix qui ne lui vaut guère davantage de succès. On dirait que la roue de la fortune a tourné. Je constate, affligé, une montée progressive d'humeurs noires.

Au printemps 1855 naît la petite Fanny, sans tirer son père de sa morosité. Encore une bouche à nourrir ! Les finances familiales sont de plus en plus précaires. Vont-ils au naufrage ?

Après plusieurs mois où le beau-père s'inquiète de l'avenir de sa fille, une idée surgit, qui pourrait peut-être sauver leur foyer. Pourquoi Herman n'entreprendrait-il pas de devenir conférencier ? Il en a les compétences et l'éloquence, et c'est un métier en vogue ; on en demande. Lizzie s'enthousiasme, Herman réfléchit. Pourquoi pas, en effet ? Cela lui permettrait déjà de bouger, de quitter le pré carré de sa

maison, même si c'est davantage d'espaces inexplorés et lointains qu'il rêve que de classes ou de salles des fêtes. Mais puisqu'il s'agirait de relater ses aventures polynésiennes, la perspective de donner des causeries lui offrirait une belle occasion de corriger l'image erronée que la plupart se font des hommes de couleur. C'est une opportunité de laisser entendre sa propre conception des choses, ancrée dans l'expérience. Car on ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît pas ; à lui de propager le plus largement ce qu'il sait, qui invite à la compréhension, voire à l'admiration, plus qu'à la condescendance, quand ce n'est pas le mépris. Herman est plein d'intérêt, et même de tendresse pour les peuples du Sud. Quelque chose remue dans sa poitrine à l'évocation de ce projet, qui redonne à Lizzie le sourire : elle retrouve enfin en lui la posture altière qu'il avait lorsqu'elle l'a épousé.

De 1857 à 1860, Herman fréquente donc les *lyceums*. Jamais il ne m'y emmène. Je reste confiné à la maison. Il ne peut pas se permettre d'évoquer son livre chéri de 1851. Il doit seulement commenter ses aventures dans les mers du Sud, qui ont eu jadis le don de plaire, parce qu'il doit sa célébrité à sa capacité à avoir survécu à sa captivité sur Nuku Hiva et à pouvoir la raconter sous forme de palpitantes histoires. Au retour de ses différentes missions, Lizzie lui demande avec empressement de raconter ce qu'il a vécu. Comment était la salle ? Y avait-il un beau public ? A-t-il pu le séduire ? Herman, pour lui faire plaisir, dit que tout s'est bien passé, qu'on l'a accueilli avec égards, que les autorités locales se sont déplacées, qu'il était en verve et a tenu l'audience en haleine, qu'il y a eu beaucoup de questions après l'exposé. Tout au moins au début. Parce que peu à peu, il se lasse. Son épouse se fait une image

à paillettes de ce qui n'est qu'une réalité navrante ; il faut bien qu'il se résolve un jour à lui dire la vérité. Les locaux sont souvent des salles sans âme quand ils ne sont pas délabrés, et l'assistance, en dehors de l'instituteur et de ses quelques élèves en présence obligatoire, des paysans en quête d'une ration d'exotisme, si possible truffée de détails croustillants. Les interactions à la fin des conférences tournent court, parce que les auditeurs attendaient un aperçu de la barbarie des indigènes et qu'il les en a frustrés. Et ce n'est pas que cela l'amuse tous les jours de rabâcher son vécu parmi les "sauvages". L'audience, il doit le constater, n'est pas au rendez-vous pour ce qui, lui, le passionnait dans ce projet. Herman conclut qu'il parle dans le vide. À l'oral pas plus que dans ses écrits, il ne trouve le terrain d'entente avec ses contemporains. L'entreprise n'est pas un succès et s'achève donc après trois ans.

Revoilà le fauve en cage. Comment poursuivre et donner un sens à son existence quand on a l'impression de passer de chausse-trape en chausse-trape ? Herman a désormais atteint la quarantaine, et lorsqu'il dresse son bilan, il a l'impression de n'avoir vécu que des échecs. Son adolescence a d'emblée été gâchée lorsque son père est mort, fou furieux, dans la faille, et ensuite, il a tâté de tout : employé de banque, étudiant, fermier, instituteur, chômeur, marin... Même son art de la parole tombe désormais à plat. Et l'initiative de son oncle de l'aider à publier un long poème tourne mal, car faute d'argent pour racheter les invendus, les exemplaires sont tous brûlés, cette fois intentionnellement, par l'éditeur. Herman reste dorénavant de longs moments assis à son bureau, les yeux fixés sur la fenêtre, mais il ne regarde rien que son vide intérieur.



La politique pourrait-elle fournir une planche de salut ? Herman y croit pour ce qu'il considère comme un de ses rôles fondamentaux : faire régner la tolérance, en particulier raciale. C'est pourquoi il apprécie Charles Sumner, élu au Sénat en 1851, l'année de tous les espoirs, celle où est paru son cher livre, dans lequel il me fait dire "*See how elastic our stiff prejudices grow when love once comes to bend them!*" (Voyez comme nos préjugés s'amollissent avec l'amitié !).

Herman accorde toute sa sympathie au leader de la lutte contre l'esclavage dans l'État du Massachusetts. Mais Sumner est en quelques années devenu la cible des pro-esclavagistes. En 1856, après une intervention publique au cours de laquelle il a énergiquement plaidé pour les droits civiques des Afro-Américains, il est roué de coups de canne et grièvement blessé par Preston Brooks, le représentant de la Caroline du Sud. La violence de l'incident émeut l'opinion. La famille de Herman, après avoir tenté de solliciter pour lui un poste de consul, n'obtient pas satisfaction. Encore une porte qui se ferme. À la suggestion du frère de Herman, le couple opère un échange de maisons et quitte la propriété d'Arrowhead dans le Berkshire pour Washington, puis New York.

Moi, Ishmaël, durant toute cette période, j'assiste, impuissant, à l'effritement de la force intérieure de mon auteur. Lorsqu'il lui arrive encore de prendre en main "mon" roman, c'est pour le rejeter avec dépit dans la caisse des exemplaires qui lui restent. Herman se sent poursuivi par une fatalité : être captif. De l'ambiance conservatrice et de l'orthodoxie religieuse de son entourage, du conformisme de la classe supérieure de sa femme, des exigences de la vie familiale et de ses multiples tentatives de vie professionnelle, et aussi des problèmes d'argent qui, d'emprunt en emprunt, deviennent d'une complexité suffocante. Il se distrait de sa misère en achetant des livres, ce qui ne fait qu'augmenter le déséquilibre financier. Et il devient d'une humeur massacante, à tel point que des proches élaborent des plans pour que son épouse s'enfuie, ce qu'elle ne fait cependant pas.

Mais Lizzie, c'est compréhensible, s'est lassée, et les enfants subissent difficilement les crises de désarroi de

leur père dont ils ne perçoivent que le côté oppres-
sant pour eux. Quant à moi, je suis réduit au silence.
Mon auteur ne me voit plus. Il pourrait pourtant res-
sentir en moi un potentiel d'avenir, mais il se console
désormais davantage dans l'alcool qui porte à l'ou-
bli. Avec l'énergie du désespoir, Lizzie entreprend
une démarche pour sortir son mari de sa torpeur ;
elle fait jouer ses relations pour lui obtenir un poste
d'inspecteur des douanes dans le port de New York.
Cela ne l'enchant guère ! Voilà bien un emploi qu'il
exècre – dans un de ses récits, il le décrit comme “*a
most inglorious one; indeed, worse than driving geese to
water*” (un des moins glorieux qui soient, à vrai dire,
pire qu'amener des oies à l'abreuvoir). Mais nécessité
fait loi. Il se sent une fois de plus prisonnier d'une vie
qu'il n'a pas voulue telle, et dont la joie a disparu. Le
monde pèse sur lui et lui-même pèse sur ses proches.

Et le pire surgit le 11 septembre 1867. Son fils aîné,
Malcolm, âgé de dix-huit ans à peine, est sorti la veille
au soir et on l'a retrouvé mort le lendemain. Que s'est-il
passé ? A-t-il mis fin à ses jours ? Impossible de le savoir.
Aucun indice avant-coureur de cette tragédie. Aucune
altercation, aucun échec, juste la honte du soupçon de
“suicide” dans ce milieu de haute respectabilité. Alors
on maquille les faits : le jeune homme serait impru-
demment resté trop tard dehors. Et c'est l'horreur d'un
deuil cruel et incompréhensible doublé d'une hypocrisie.
Rien ne rend apprivoisable cette douleur.

Herman croule. L'Amérique à ses yeux aussi croule.
L'assassinat de Lincoln, la montée du Ku Klux Klan
et sa résurgence sous la forme de la White League lors
de son interdiction... Tout cela le plombe. Je le vois,
bateau échoué, ensablé, livré à la rouille, bateau fantôme
qui n'erre plus que dans ses rêves qu'il sait surannés.